

LA GUERRE DU GOLFE N'AURA PAS LIEU

Dès le début, on savait que cette guerre n'existerait pas. Après la guerre chaude (la violence du conflit), après la guerre froide (l'équilibre de la terreur), voici venue la guerre morte – décongélation de la guerre froide – qui nous laisse aux prises avec le cadavre de la guerre, et la nécessité de gérer ce cadavre en décomposition, que personne aux confins du Golfe ne parvient à ressusciter. Ce que l'Amérique, Saddam Hussein et les puissances du Golfe se disputent là-bas, c'est le cadavre de la guerre.

La guerre est entrée dans une crise définitive. Il est trop tard pour la troisième guerre mondiale (chaude), elle a déjà eu lieu, distillée au fil des années dans la guerre froide. Il n'y

en aura pas d'autre. On aurait pu penser que la défection du bloc de l'Est, par le déverrouillage de la dissuasion, ouvrirait à la guerre de nouveaux espaces de liberté. Il n'en est rien, car la dissuasion n'a pas pris fin, bien au contraire. Elle fonctionnait comme dissuasion réciproque entre les deux blocs, par excès virtuel des moyens de destruction. Elle fonctionne aujourd'hui, et d'autant mieux, comme autodissuasion – autodissuasion totale, allant jusqu'à l'autodissolution, du bloc de l'Est, mais autodissuasion profonde de la puissance américaine aussi, et de la puissance occidentale en général, frappée de paralysie par sa puissance même et incapable de l'assumer en termes de rapports de force.

C'est pourquoi la guerre du Golfe n'aura pas lieu. Cet enlèvement de la guerre dans un suspense interminable n'est ni rassurant ni réconfortant. Dans ce sens, le non-événement du Golfe est d'une gravité qui dépasse l'événement même de la guerre : il correspond à la période, hautement néfaste, de pourrissement du cadavre, qui frappe de nausée et de stupeur impuissante. Là encore, nos défenses symboliques sont bien faibles, la maîtrise de la fin de la guerre nous échappe, et nous

vivons tous cela dans la même indifférence honteuse, exactement comme les otages.

La non-guerre se caractérise par cette forme dégénérée de la guerre que sont la manipulation et la négociation des otages. L'otage et le chantage sont les produits les plus purs de la dissuasion. L'otage a pris la place du guerrier. Il est devenu l'acteur principal, le protagoniste du simulacre, ou plutôt, dans son inaction pure, le protagonisant de la non-guerre. Les guerriers s'ensevelissent dans le désert, seuls les otages occupent la scène, y compris nous tous comme otages de l'information sur la scène mondiale des media. L'otage est l'acteur fantôme, le figurant qui occupe l'espace impuissant de la guerre. Aujourd'hui, c'est l'otage sur site stratégique, demain l'otage comme cadeau de Noël, l'otage comme valeur d'échange et comme liquidité. Dégradation fantastique de ce qui était la figure même de l'échange impossible. Avec Saddam Hussein, qui s'est fait le capitaliste de la valeur d'otage, le vulgarisateur commercial du marché de l'otage, après celui des esclaves et des prolétaires, même cette valeur forte s'affaiblit et devient le symbole de la guerre faible. Prenant la place du défi guerrier, il devient synonyme de la débilité de la guerre. Et nous tous, otages

de l'intoxication des media, induits à croire à la guerre comme naguère à la révolution en Roumanie, assignés au simulacre de la guerre comme à résidence, nous sommes déjà tous, *in situ*, otages stratégiques – notre site, c'est l'écran, où nous sommes jour pour jour virtuellement bombardés, tout en servant aussi de valeur d'échange. En ce sens, le vaudeville grotesque de Saddam Hussein joue comme diversion – à la fois diversion de la guerre et diversion du terrorisme international. Par son terrorisme mou, il aura du moins mis fin au terrorisme dur (palestinien ou autre), ce en quoi il se révèle, comme en bien d'autres choses, le parfait complice de l'Occident.

Cette impossibilité du passage à l'acte, cette absence de stratégie, entraîne le triomphe du chantage comme stratégie (de la part de l'Iran, il y avait encore un défi; chez Saddam, il n'y a plus que du chantage). L'abjection de Saddam Hussein, c'est ainsi d'avoir tout vulgarisé : le défi religieux en fausse guerre sainte, l'otage sacrificiel en otage commercial, la dénégation violente de l'Occident en magouille nationaliste, la guerre en comédie impossible. Mais nous l'y avons bien aidé. En lui laissant croire qu'il avait gagné la guerre contre l'Iran, nous l'avons poussé

vers l'illusion d'une victoire contre l'Occident – cette révolte du mercenaire est bien le seul trait ironique et réjouissant de toute cette histoire.

Nous ne sommes ni dans une logique de guerre, ni dans une logique de paix, mais dans une logique de dissuasion, qui s'est frayé son chemin, inexorablement, en quarante ans de guerre froide, jusqu'à son dénouement dans nos événements actuels – une logique des événements faibles, dont font partie aussi bien ceux de l'Est que la guerre du Golfe. Péripéties d'une histoire anorexique, d'une guerre anorexique, qui n'arrive plus à dévorer l'ennemi, faute de concevoir l'ennemi comme digne d'être défié et anéanti – et Dieu sait que Saddam Hussein n'est digne ni d'être défié ni d'être anéanti – et donc se dévore elle-même. C'est l'état désintensifié de la guerre, celui du droit à la guerre, avec le feu vert de l'ONU, d'un luxe de précautions et de concessions. C'est l'usage du préservatif étendu à l'acte de guerre : faites la guerre, comme l'amour, avec un préservatif! Sur l'échelle de Richter, la guerre du Golfe n'atteindrait même pas le degré deux ou trois. L'escalade est irréaliste, c'est comme si on créait